

ses mosaïques du XVI^e siècle et celle des SS. Vincent et Anastase avec son architecture gothique, ses sveltes colonnes et ses belles fresques dont le dessin est attribué à Raphaël.

Reprenons maintenant notre marche à travers la campagne, vaste plaine désolée dont le sol ne présente qu'une suite interminable d'ondulations, dont l'herbe jaunie par les ardeurs du soleil offre une maigre nourriture à quelques rares troupeaux de moutons. La nature semble s'être dépouillée ici de cette magnificence, de cette luxuriante parure de feuillage et de fleurs qui fait l'orgueil de l'Italie. Mais cette région inhospitalière est toute parsemée de souvenirs qui attestent les triomphes de la foi. Le chrétien la parcourt avec bonheur et avec respect : du fond de ce désert s'élèvent mille voix qui parlent à son cœur, les ruines qu'il rencontre à chaque pas, les débris mutilés que son pied heurte en passant, cette terre même sur laquelle il marche, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il touche a pour lui une signification mystérieuse qui le charme et l'émeut.

Si vous aimez à prolonger ces douces et fortes émotions, suivez-moi. Entre ces deux cyprès funéraires qui s'élèvent sur le bord de la voie appienne, nous allons descendre dans les entrailles de la terre. Devant nous s'ouvrent des galeries qui se bifurquent dans toutes les directions. Engageons-nous dans un de ces corridors du silence et de la mort : une terreur religieuse s'empare de notre être ; partout des tombeaux sur lesquels la lueur tremblante de nos torches projette de lugubres reflets ; notre imagination se peuple de fantômes ; la seule pensée d'être enseveli vivant dans ce labyrinthe inextricable fait dresser nos cheveux. Et pourtant notre âme est satisfaite, la profonde horreur de cette nécropole souterraine nous captive, un charme secret nous attire dans ces catacombes où nos pères dans la foi célébraient les augustes mystères de leur culte proscrit par les Césars. Ah ! c'est que là reposent les cendres des martyrs ! La vue de ces tombeaux de papes, de saints évêques, d'illustres confesseurs, de vierges, de chrétiens à la foi ardente et inébranlable, nous cause d'indicibles émotions. Rien n'est touchant comme les inscriptions qui décorent ces sarcophages, ces chapelles, monuments impérissables de l'art chrétien à ses premiers débuts ; rien ne parle à l'âme comme la vue de ces ossements sacrés, de ces *ampullæ* teintes du sang des martyrs. Nous sommes dans la cité des morts : des millions de chrétiens ont mêlé leur cendre à la poussière que nous respirons. L'air qui nous entoure ; le silence effrayant que trouble seul le bruit de nos pas ou le murmure pieux de nos lèvres ; ces ténèbres épaisses où les torches répandent à peine quelques clartés blafardes et indécises ; ce calme solennel, image de l'immobile éternité, tout ici nous rappelle la sentence divine qui condamna l'homme à mourir, mais tout aussi nous pronostique la résurrection glorieuse des élus du Christ. Couchés depuis des siècles dans ce lit de repos, tous ces corps décomposés et réduits en poudre se réveilleront un jour pour paraître aux assises du Souverain Juge. C'est là, au milieu de ces tombeaux vénérés, que le dogme de la résurrection semble se dévoiler à l'âme avec ses consolantes espérances, avec ses promesses de gloire et de réparation. Puissent les im-

pressions que nous avons ressenties se graver à jamais dans notre mémoire et nous engager à marcher sur les traces des saints afin de partager un jour leur bonheur dans le ciel !

Notre course dans les galeries des catacombes a été bien longue, il est temps de remonter à la lumière du jour et de reprendre le chemin de la ville éternelle. En attendant que j'aie le plaisir de vous convier à une nouvelle excursion, je vous quitte en souhaitant à mes anciens condisciples toutes sortes de prospérités et aux élèves du Collège Joliette de bonnes et heureuses vacances.

MARTIN KEHOE.

Rome, (Propagande), le 5 mai 1879.

NECROLOGIE

Breves dies hominis sunt... Quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra.

Un accident fatal est venu, vendredi dernier, 30 mai, jeter la consternation et le deuil dans le Collège. Les élèves finissants de Philosophie, au nombre de douze, avaient obtenu la permission de passer l'après-midi à la campagne. Ils se dirigèrent, sous la conduite d'un de leurs professeurs, vers les bords pittoresques de l'Assomption qui offrent tant de charmes à cette époque de l'année. Tout entiers à leur joie, ils étaient loin de se douter que la mort, toujours impatiente de saisir sa proie, s'appêtait à frapper un de leurs confrères au milieu des plaisirs de ce jour de congé. Arrivés au but de leur promenade, ils prirent quelque repos sur l'herbe de la rive, toute verdoyante et richement émaillée de fleurs. La marche avait été longue, la chaleur était excessive ; la rivière, sous leurs yeux, roulait avec tant de séduction ses ondes limpides et rafraîchissantes que nos amis ne purent résister à la tentation de prendre un bain. Afin d'écartier jusqu'à l'ombre du danger, de minutieuses précautions furent prises : on opéra un sondage préalable, on circonscrivit pour l'usage des baigneurs une zone étroite où l'eau mesurait à peine trois pieds de profondeur.

Tout à coup, pendant que les élèves se livraient en toute sécurité à leurs ébats, l'un d'entre eux, le jeune Colwell, sentit le sol manquer sous ses pieds ; sa main s'éleva un moment au-dessus des flots, adressant à ses confrères un appel ou un adieu, puis plus rien... rien que le clapotement monotone de la vague, le murmure du vent dans le feuillage des arbres, et, à la surface de l'eau, ce léger tourbillon que produit un corps qui s'engouffre. Avant même qu'on se fût aperçu du danger, le malheureux enfant, entraîné par une force que rien ne semblait pouvoir conjurer, avait disparu sous les eaux. Vainement ses camarades affolés, comprenant enfin toute l'imminence du péril, se précipitèrent vers l'endroit où la victime venait de s'engloutir, aucun indice ne put guider leurs anxieuses recherches, l'onde resta muette, et ils ne purent que soupçonner le lugubre drame qui s'accomplissait dans les profondeurs de la rivière. Tout espoir était donc perdu ! On se trouvait en présence d'une de ces catastrophes inéluctables qui déroutent les conseils de la prudence humaine ! Qu'on se figure les angoisses, l'inexprimable douleur des témoins de cette scène tragique ! Après le premier moment de stupeur, d'un mouvement spontané, ils se jetèrent à genoux sur la grève, implorant la miséricorde de Dieu ; prière touchante qui, sans doute, portée au ciel par l'ange du pauvre défunt, intercédait pour cette âme au moment même où elle paraissait devant son Juge.